



Communication et organisation

18 | 2000

Non-verbal, communication, organisation

Débat

Gino Gramaccia

Alex Mucchielli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2463>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.2463

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2000

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Alex Mucchielli, « Débat », *Communication et organisation* [En ligne], 18 | 2000, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2463> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.2463

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

Débat

Gino Gramaccia

Alex Mucchielli

NOTE DE L'ÉDITEUR

Animateur : Gino Gramaccia

Tireur d'épilogue : Alex Mucchielli

- 1 Robert Marty à J-A. Corbalan : Est-ce que vous pensez que le pire est sûr ?
- 2 Jean-Antoine Corbalan : Non, le pire n'est jamais sûr...
- 3 Bertrand Faure : Vous avez parlé de la communication non-verbale dans le cas d'une situation, au lieu d'une communication non-verbale d'une personne. Cela peut être quoi exactement... regardez l'exemple que vous avez donné...
- 4 Jean-Antoine Corbalan : Vous pouvez préciser de quoi vous parlez, de quel élément de la situation vous parlez ?
- 5 Bertrand Faure : Justement, c'est ce que je vous demandais. L'état du non-verbal, c'est le panneau en fait, dans la situation que vous évoquez ?
- 6 Jean-Antoine Corbalan : Je ne me pose pas de question... du verbal ou du non-verbal... je me suis attaché à décrire une situation où il y a des personnes, dans un lieu, dans un moment donné et qui ont un environnement, une histoire. On essaye de comprendre ce que l'on observe par les éléments présents et parmi ceux-là, le moins important dans la situation c'était ce que disaient les personnes... pour comprendre ce qui s'est passé. C'était l'architecture, le passé, le contexte, les perspectives et puis les scènes que je n'ai pas eu le temps de vous présenter ; une qui était ce qu'ont pensé les administratifs de cette scène de violence là, et la scène suivante que j'ai intitulée « la descente du panneau » et quand on connaît cela, on comprend après le sens que les personnes ont donné à tout cela. En particulier, quand l'étudiante est revenue deux mois après, elle

s'était dit alors : qu'est-ce qui s'est passé ? Il ne s'est rien passé, on est un peu monté, on a un peu bougé.

- 7 Bertrand Faure : Pourquoi, alors à aucun moment, ils n'ont pas parlé des problèmes réels, compte tenu que ce qui était important, c'est ce qui n'était pas dit.
- 8 Jean-Antoine Corbalan : Ils ont dit des choses importantes, mais pour bien comprendre, j'ai dû aussi voir ce que je croyais qu'ils pouvaient dire et que l'on entend généralement dans les situations de revendication : on veut des meilleures conditions de travail, on veut un salaire, on veut un aménagement... ils ne l'ont pas dit. Donc, pour moi, cela a été révélateur de ce qu'ils tentaient de dire là et qui n'avait pas une signification préétablie. Cette scène-là a pris une signification la semaine après, quand il a descendu le panneau.
- 9 Robert Marty : Est-ce qu'il y a des connexions visibles entre le caché, le latent et le manifeste qui semble venir en dénégaration... peut-on trouver des connexions a posteriori entre ce qui est découvert après comme cause de la manifestation et la manifestation elle-même ?
- 10 Jean-Antoine Corbalan : Une réponse simple et difficile... je suis en approche compréhensive, donc c'est du point de vue des gens qui vivent ça, c'est le sens qu'eux ont dit, soit en mots, soit en actes, dont ils ont pris conscience après. Mais cette chose-là n'était pas déterminée. Je prends un exemple. L'étudiante me téléphone en disant : « Monsieur, ça ne va plus, ils vont faire grève, qu'est-ce que je fais ? ». Il y avait vraiment une violence ce jour-là. J'imaginai que le directeur du Centre qui est arrivé soutenir son collègue, s'il avait mis dehors les techniciens, l'histoire aurait pu devenir complètement différente. Si le chef de division n'était pas resté assis dans son fauteuil, (il paraît que c'était un paternaliste un peu directif), en disant : « alors qu'est-ce qu'il ne va pas encore ? » comme il fait à chaque fois, l'histoire aurait pu basculer autrement. Si deux jours plus tard, quand les administratifs ont commencé à dire « pour qui ils se prennent ceux d'en bas ?... ça ne m'étonne pas parce qu'Untel, t'as vu comment il est. » Quand on a commencé, vous savez sur la rumeur, le soupçon et le déni de l'autre, si à ce moment-là un technicien était monté, s'était disputé avec une secrétaire, l'histoire aurait pu devenir autre. Le sens final n'était pas contenu dans les événements un par un.
- 11 Robert Marty : La réponse que vous faites, c'est que ce n'est pas connecté a priori, ni même a posteriori. Il y a des possibilités d'expression dans le discours intitulé, dans la révolte instituée pour exprimer n'importe quoi sans qu'il y ait des connexions sémantiques.
- 12 Jean-Antoine Corbalan : Bien sûr que l'on établit des cohérences. On tient compte de l'ensemble des contextes qui agissent sur cette situation. Il y a des cohérences, mais on ne peut pas dire que ces cohérences déterminent la signification, elles participent à une construction, comme presque dans un film, on aurait pu réécrire la scène avec une dispute, sans dispute.
- 13 Mme Claude Marty : Oui, mais ce que vous devez prendre en compte c'est que c'est inscrit déjà dans la situation tout cela. Cela ne s'est pas réalisé. Il était possible qu'un technicien aille « engueuler » une secrétaire, il était possible que le directeur ait ce jour-là un jour de colère, ce sont les possibilités et les bifurcations que prend alors un événement par rapport à cela.

Epilogue : Alex Mucchielli

- 14 Moi je suis un vieux chercheur, j'ai fini en même temps ma licence de psychologie et ma licence de Sciences physiques et un diplôme de physiques en 1965, cela fait 35 ans. Ici j'ai l'impression d'une promenade dans l'univers de mon passé des connaissances scientifiques. Alors je me promène dans le jardin des Sciences humaines et je vois Jakobson, et je vois le dernier Sépilan, et je vois Griaule, et je vois la linguistique structurale et je vois l'éthologie, et je vois Foucault, et j'imagine les raisonnances avec la philosophie critique, et je vois la sociologie des opinions. Au passage, je reconnais le langage silencieux, un titre que je lisais quand j'étais jeune, d'Edward T. Hall, mais je reconnais aussi un autre titre que je connais bien, c'est la logique des sentiments, parce que c'était un des grands professeurs de psychologie qui était à Rennes vingt ans avant que je sois étudiant. Donc, je suis là, moi vieux chercheur, donc je me positionne comme trop vieux, finalement. Je n'ai plus ma place dans le champ des Sciences « info-com. », parce que ce champ des Sciences « info-com. », c'est l'auberge espagnole, et finalement je n'attends pas ça. Moi je suis chercheur dans une discipline, je veux creuser des voies, je ne veux pas voyager au champ de mes apprentissages passés. Ils sont dans ma bibliothèque, la logique des sentiments, je sais où il est, j'irai le chercher, le langage silencieux et compagnie, aussi, mais, par exemple, vous dénonciez l'effet des sondages, j'ai un livre dont j'ai oublié le titre... faire l'opinion de Patrick Champagne...
- 15 On me demande de tirer un épilogue, je le tire devant vous, les Sciences « info-com » ici, au Grec/o à Bordeaux, sont une auberge espagnole. Qu'est-ce que j'ai à faire, moi, dans une auberge espagnole ? Non, je n'y trouve pas la nourriture que je cherche, voilà. C'est assez sévère, si vous voulez, je suis assez déçu.
- 16 Je dénonce ici, parce que je pars d'une position scientifique, cette espèce de croyance implicite dans la valeur du métissage scientifique. Le métissage a été porté au nues par Michel Serres dont le tiers instruit n'est que valeur du métissé. Mais non, il ne faut pas porter au rang de méthodologie l'éclectisme. Il y a une différence entre le mélange et se servir du mélange pour réappréhender. Car tout est flou comme le relativisme scientifique qui consiste à dire je prends ce modèle, je vois ce qu'il m'apporte, je prends un autre modèle, je vois ce qu'il m'apporte et je compare. Je ne suis d'accord ni avec l'auberge espagnole, ni avec la croyance dans le métissage scientifique. Moi, je veux bien de temps en temps me balader au pays de mes connaissances universitaires, je le fais tous les jours, c'est ma bibliothèque.